



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

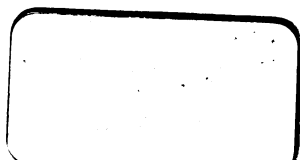
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

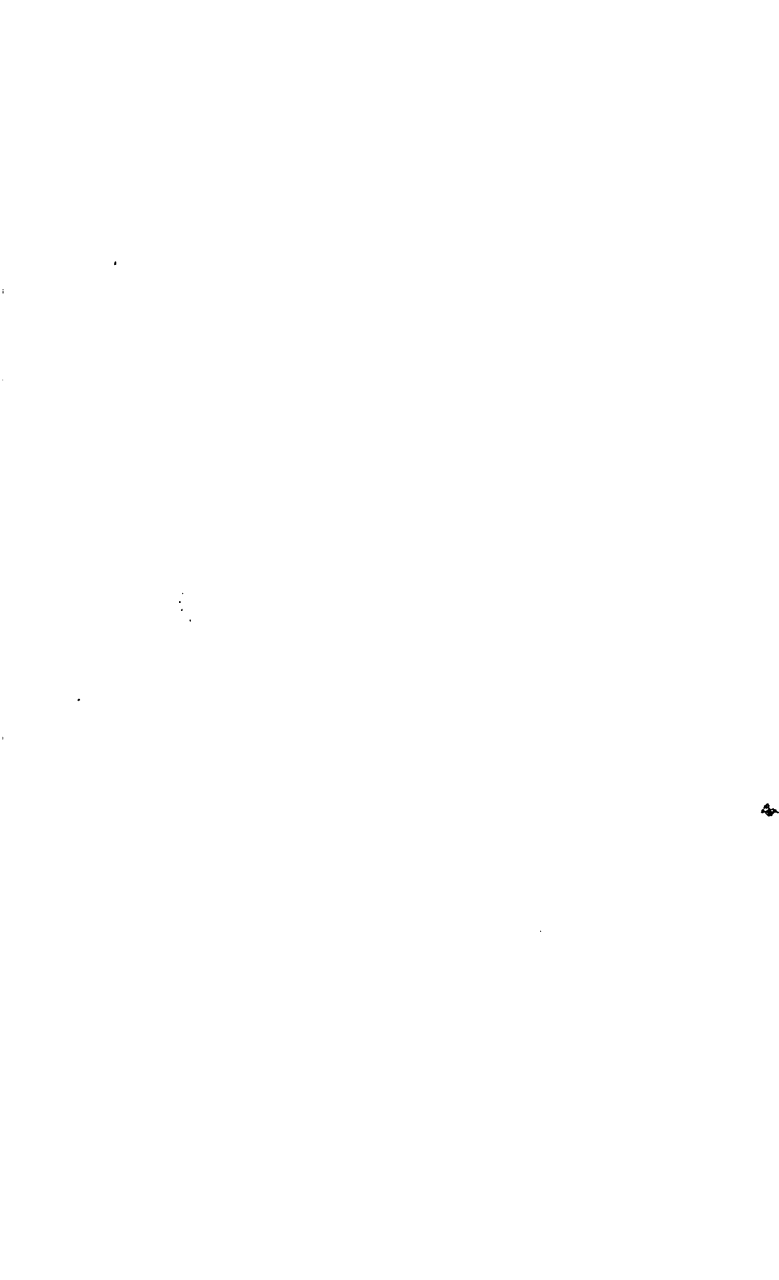




Vet. f. III. E 3112







# LES CÉRISES

CONTE



SE TROUVE A PARIS

CHEZ LE JAY, LIBRAIRE, QUAI DE GÉORGE

AU GRAND CORNEILLE

M.DCC.LXIX

Vol. 1. 1. 1. 3712

1000 " 250 6x.







LES CERISES  
CONTE

Vet. Fr. III B. 3712

*Tirage à 250 Exemplaires*  
*dont 10 sur Japon fort.*

1



Ce que de voir le garçon évitoit  
Faisant le guet.....

# LES CERISES

CONTE

TIRÉ DU MOYEN DE PARVENIR

PAR

M. MERCIER, L'ABBÉ DE GRÉCOURT, DORAT.



SE TROUVE A PARIS

CHEZ LE JAY, LIBRAIRE, QUAI DE GÈVRES

AU GRAND CORNEILLE

---

M.D.CC.IX.





*En réimprimant le Conte des Cerises, nous croyons faire plaisir aux bibliophiles et aux personnes qui aiment encore la poésie, malgré le temps de positivisme ou nous vivons. Nous avons cru bien faire en réunissant dans un même volume les Contes de différents auteurs sur ce même sujet, traité pour la première fois dans le Moyen de Parvenir. Beaucoup de gens attribuent aujourd'hui cet ouvrage à Béroalde de Verville, chanoine de Saint Gratien, Abbaye de la ville de Tours. Il était fils d'un savant très dévot, qui de catholique, se fit protestant, et écrivit une chronique en vue de démontrer qu'on ne doit avoir d'autre guide que la Bible pour supputer les temps.*

*Le fils fut en tout l'opposé du père. De protestant il se fit catholique, d'homme du monde, chanoine ; ne régla ni sa conduite, ni sa plume, ni son temps par la chronique ou par les maximes des livres saints, chercha la pierre philosophale, composa des poèmes, fit des romans*

et compila enfin tous les petits contes du *Moyen de Parvenir*, histoires très-courtes, racontées par des gens qui dînent ensemble. Il commence par car, et ce mot, dit-on, ne se retrouve pas dans le reste de l'ouvrage, nous n'osons l'affirmer, quoique, en effet nous ne l'ayons plus retrouvé.

L'auteur n'y enseigne aucun moyen de parvenir ni à la Fortune, ni à la Cour, ni à l'Armée, ni dans les Lettres. Il semble, par son titre, avoir voulu indiquer à ses lecteurs qu'un des moyens les plus sûrs pour s'avancer, quelqu'état que l'on embrasse, c'est d'être un homme aimable, et d'avoir le talent de conter avec grâce de très-courtes histoires.

D'autres chanoines qui ne croyaient pas manquer de gravité faisaient aussi des Contes lubriques, nous pourrions citer Mangelot, chanoine de Paris, Saint-Gilles, etc.

Le Conte du chanoine de Tours est une obscénité sans intérêt, très digne néanmoins de tenter la plume d'un poète léger. Mercier qui n'était ni abbé, ni chanoine a traité ce sujet fort agréablement. Aussi voit-on qu'il a jeté un voile de décence sur les tableaux qui pouvaient naître du Conte des Cerises. On aperçoit en le lisant que son intention a été de faire respecter l'innocence par les choses même qui sembleraient devoir l'avilir.

Grécourt, destiné à l'état ecclésiastique, consentit à l'embrasser, quoiqu'il se connut et qu'il eut un penchant plus déterminé à la licence. Il débuta par des Sermons

*profanes. Il se fit connaître ensuite par des Chansons, par des Épigrammes, par des Contes plus obscènes qu'ingénieux. Parmi ceux-là, nous avons trouvé Les Cerises, qui ne pouvaient échapper à son pinceau libertin.*

*Il ne se fit aucun scrupule d'être Chanoine de la cathédrale de Tours, où il ne résida guère ; sa licence ne lui nuisit jamais ; il vécut toujours tranquille à Paris, au milieu des festins et des fêtes. Il donnait à ses vers de l'expression par la manière dont il les récitait ; mais il écrivait avec trop de négligence et de crudité pour que ses écrits pussent jouir de quelque estime.*

*Il est le troisième chanoine de Tours qui se soit distingué par des Contes libertins.*

*Dorat, l'un des principaux pourvoyeurs de l'Almanach des Muses, a voulu lui aussi, rimer le Conte des Cerises. Vivant à cette époque de galanterie et de petite poésie fade, musquée et précieuse, il composa de la poésie légère comme ses camarades aux mousquetaires, Bertin, Florian et Boufflers. Tous pouvaient prendre pour devise le couplet cavalier de ce dernier :*

*Faisons l'amour, faisons la guerre,  
Ces deux métiers sont pleins d'attraits.  
La guerre au monde est un peu chère,  
L'amour en rembourse les frais.  
Que l'ennemi, que la bergère  
Soient tour à tour serrés de près.  
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,*

*Quand on a dépeuplé la terre,  
Que de la repeupler apres.*

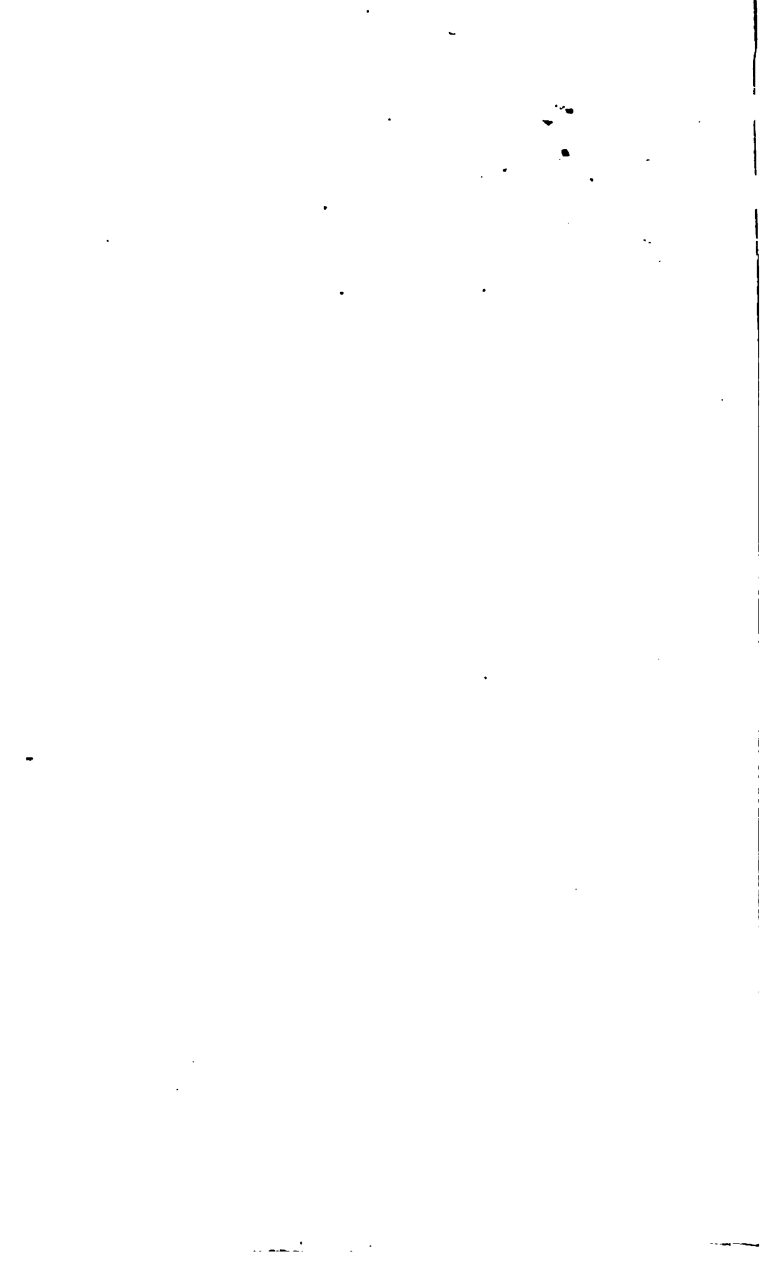
*Dorat voulait surtout plaire aux femmes ; inconséquent, fat, imprudent, il se fit beaucoup d'ennemis qui par leurs attaques influèrent sur son heureux caractère. Il se laissa aller à répondre à la haine par la haine, à l'injure par l'injure.*

*Cet écrivain a été poète, fabuliste, romancier, conteur, et c'est dans ses contes qu'il a surtout excellé. Dans tout le bagage du rimeur on n'en peut guère citer que quelques parmi lesquels Alphonse est le plus joli.*

*Nous avons cru devoir ajouter aux Cerises un conte du XVIII<sup>e</sup> siècle La Thuile, par M. Courtois avocat au Parlement de Paris, qui a fourni le sujet de la gracieuse eau-forte de M. T., placée au frontispice de ce volume.*







# Les Cerises

*Conte tiré du MOYEN DE PARVENIR.*







## LES CERISES

Extrait du *Moyen de Parvenir.*

---

### CÉRÉMONIE

Le meunier le plus proche du château de M. de La Roche, ayant recueilli le premier de fort belles cerises bien avancées, les lui envoya le même jour. Là, il y avoit avec Monsieur, plusieurs Gentilshommes de ses voisins ; c'étoient Gentilshommes de la petite passe, comme vous diriez des Chanoines de saint Mambeuf à Angers, au près de saint Maurice ; ou bien ceux de saint Venant, à l'égard de ceux de saint Martin de Tours.

J'y suis, j'ai rencontré.

Le meunier mit ses cerises en un beau petit panier ; & le bailla à sa fille, pour le porter à Monfieur. La belle, qui étoit de l'âge d'un vieil bœuf, désirable & fraîche, vint à la salle faire la révérence à Monfieur qui dînoit, & lui présenta ce fruit de par son père.

— Ha ! dit la Roche, voilà qui est très-beau. Sus, dit-il à ses valets ; apportez ici les quatre plus beaux linceuls qui soient créans, & les étendez par la place.

Notez, en passant, qu'il falloit obéir à tout ce qu'il disoit, d'autant qu'il étoit le prototype de l'antechrist. C'est lui, dont les prêcheurs disoient ce carême, que, comme hérétique, il pointoit sur sa tour ses fauconneaux, & étoit si bon canonier, comme le Sire de Santal, que gaiement il tiroit le cheval, entre les jambes de son ami qui venoit de dîner avec lui, & le prenoit au passage au détour du carrefour ; & pour montrer son adresse, quand le laboureur tournoit sa charrue, il donnoit droit à l'appui de l'aiguillon, sans

faire mal au laboureur : & le tout pour rire.

Les draps étendus, il commanda à la belle de se dépouiller. La pauvre Marciole se prit à pleurer.

— Ha, que vous êtes sage ! Vous vous gardez bien de rire ; Fille à qui la bouche pleure, le con lui rit. Allons, ça, dépêchez, ou je ferai venir ici tous les diables. Holà, sans me fâcher, faites ce que je vous dis.

La pauvrette se déshabille, se déchauffe, se décoiffe, & puis, ô le danger ! elle tira sa chemise ; &, toute nue comme une Fée sortant de l'eau, va semer les cerises de côté & d'autre, de long en large, sur les beaux linceuls, au commandement de Monsieur. Ses beaux cheveux épars, mignons lacets d'amour, alloient vétillant sur ce beau chef-d'œuvre de nature, poli, plein & en bon point, montrant, en diversités de gestes, un million d'admirables mignardises. Ses deux tétons, jolies balottes de plaisir, jointes à l'ivoire du sein, firent des apparences monotueuses, différentes en trop de fortes, selon

qu'elles parurent en distincts aspects. Les yeux paillards, qui se glissoient vers ses bonnes cuisses pleines & relevées de tout ce que la beauté communique à tels remparts & commodités du cachot d'amour, ravissoient de regards goulus toutes les plus parfaites idées qu'ils en pouvoient remarquer : &, combien qu'il y eût tant de beautés mignon-nement étalées en doux spectacle, il n'y avoit pourtant qu'un petit endroit, qui fût curieusement recherché avec la vue; tant les regards tiroient au but, où chacun eût voulu donner, tous n'ayant intention qu'au précieux coin, où se tient le registre des mysteres amoureux.

Après que les cerises furent semées, il les fallut recueillir, & ce fut lors qu'auparavant de merveilleuses dispositions effrayantes de cacher sur-tout le précieux labyrinthe de concupiscence, le pauvre petit centre de délices eut bien de la peine à chercher des gestes, pour se faire disparaître. Ce beau parfait, cette belle étoffe à faire la pauvreté, ce corps tant accompli fut vu à tant de plans si délicieux, que difficilement y eût-il jamais

yeux plus fatigués que ceux des assistans.

L'un le regardant, disoit : il n'y a rien au monde de si beau ; je ne voudrois pas pour cent écus n'avoir eu le contentement que je reçois.

Un autre, racontant sa fantaisie occupée de délectation, priait sa bonne aventure, en ce spectacle, plus de deux cens écus.

Un vieux pécheur mettoit cette lieffe à trois cens écus.

Un valet, tremoussant comme les autres, en mettoit sa part de plaisir à dix écus.

Et n'y eut celui des maîtres, qui ne parlât de cent ou cent cinquante écus ; qui plus, qui moins, selon que la langue alloit après les yeux, spirituellement léchant le marbre de ce spectacle, sur lequel la parole fourchoit après l'esprit, lequel attachoit à cette beauté son imagination, avec cent mille précieuses images. Chacun des regardans avança sa goulée, & proféra la somme du prix des délices qu'il avoit imaginées.

Les cerises remises au panier, la belle revint vers les fenêtres reprendre sa chemise.

Encore les yeux des voyans s'alloient allongeant par les replis, afin d'avoir encore quelque reste d'objet ; &, ainsi peu à peu qu'elle levoit une jambe, puis l'autre, ils épioient tant qu'elle se fût remise en l'état de sa venue ; toute coëffée & habillée. Ses beaux yeux, petits cupidonneaux, étoient tout allans des vagues de feu qu'ils avoient octroyé à la honte de présenter en liqueur pour excuse de cette aventure.

Monsieur de la Roche cependant avoit les yeux en la tête, & le regard au bel objet, riant en quarré plus d'un pied & demi dans le cœur, ayant toutefois dessein à écouter ce que ces tiercelets jasoient, tandis que trop bavards, ils se délavoiient les badigoinces de ce qu'ils avoient à dire. Il les observoit, & retenoit fort bien le tout, & sur-tout la taxe que chacun avoit faite au rapport de son aise ; même il remarqua jusques à un laquais, qui avoit allégué un écu.

— Laisse-toi choir t'y voilà ; il ne faut que se baïsser & en prendre.

Marciole, toute habillée, fut par le

commandement de mondit fleur, assise au bout de la table, où il la réconforta & renforça le mieux qu'il put, lui donnant ce qu'il y avoit de plus délicat. Elle étoit fâchée & pleureuse, indignée d'avoir montré tout ce que Dieu lui avoit donné d'apparent ; & avoit regret que tant de gens l'eussent vu à la fois, hors de l'Eglise.

Quant la Roche se fut avisé, il fremit sur la compagnie ; &, tournant les yeux en la tête, comme les lions de notre horloge de saint Jean de Lyon, se mit à jurer son grand juron évangélique, d'autant que pour lors il étoit huguenot de bienséance, & dit :

— Par la ceste dieu, (ainsi que jurent les voleurs qui sont de la religion) Messieurs, pensez-vous que je sois votre plaisant, votre valet, votre provisionneur de chair vive ? Par la double digne grande corne triple du plus ferme cocu qui soit ici, vous paierez chacun ce que vous avez dit : ou il n'y aura jambe, tête, membre, trippe, corps, poil, jarret, qui demeure sauve. Ventre de putain, vous le compterez tout présentement, si



mieux vous n'aimez avoir les yeux pochés, & les vits coupés.

Si on les eût tous coupés, cela eût servi à l'Abbesse de Montfleury, à laquelle son Procureur vint dire, ces vendanges passées, que la vis de son pressoir étoit rompue : sur quoi ayant long-temps pensé, elle dit :

— Foi de femme, si je vis, je ferai provision de vis.

Les paroles de ce Monsieur firent peur à Messieurs les Aubareaux, qui payèrent ce qu'ils avoient dit, ou l'envoyèrent quérir, ou l'emprunterent de mondit sieur sur bon gages, ou bonnes cédules. Ainsi cette noblesse effarée, cracha au panier environ douze cens beaux mignons écus de mise & prise..

J'aimerois bien mieux faire ma provision à Paris ; j'aurois pleine chemise de chair pour cinq sols, & une pannerée de cerises pour quatre.

Les écus mis au panier, la Roche les bailla à Marciote, qui se mordoit la langue de grande rage d'aïse, sachant que c'étoit pour elle ;



& Monsieur lui dit :

— Tenez, ma mie, portez cela à votre pere, & lui dites que vous l'avez gagné à montrer votre cul. Il y en a bien qui l'ont montré, le montrent, qui ne gagnent pas tant, & si courent plus grande fortune.

### COQ-A-L'ASNE.

Voilà comment, en dînant & banquetant, ils avoient de notables effets : aussi est-ce le temps des grands mysteres.

C'est un grand heur de bien dîner & voir une belle fille, & sans la payer ; avoir une tant délectable vision que l'aspect de Marciole toute nue, qui n'étoit fâchée d'autre chose, sinon que l'on avoit vu son *cela*. J'ai pensé le nommer par son droit nom. Bien le pouvois-je, d'autant que je sais plusieurs langues ; mais il me faut ici parler françois ; & en françois un con est nommé *cela*. Quainfi ne soit, si vous mettez la main au-devant d'une fillette, elle la repoussera vite, & dira, laissez *cela*.

Quand je dis le devant, je l'entends comme faisoit **Monsieur** le feu premier Médecin, qui ayant tâtonné l'estomac d'une belle Demoiselle couchée & un peu malade, coule sa main plus bas, & venant à l'imperfection du corps, s'y avançoit, quand elle lui dit :

— Hé, Monsieur, que pensez-vous faire ?

— Mademoiselle, je croyois que vous étiez comme les vaches de notre pays ; que vous eussiez les tétins entre les jambes.

Pourquoi est-ce que les femelles repoussent la main, quand on la met vis-à-vis de leur *celà* ? C'est parce que ce n'est pas ce qu'il y faut mettre.

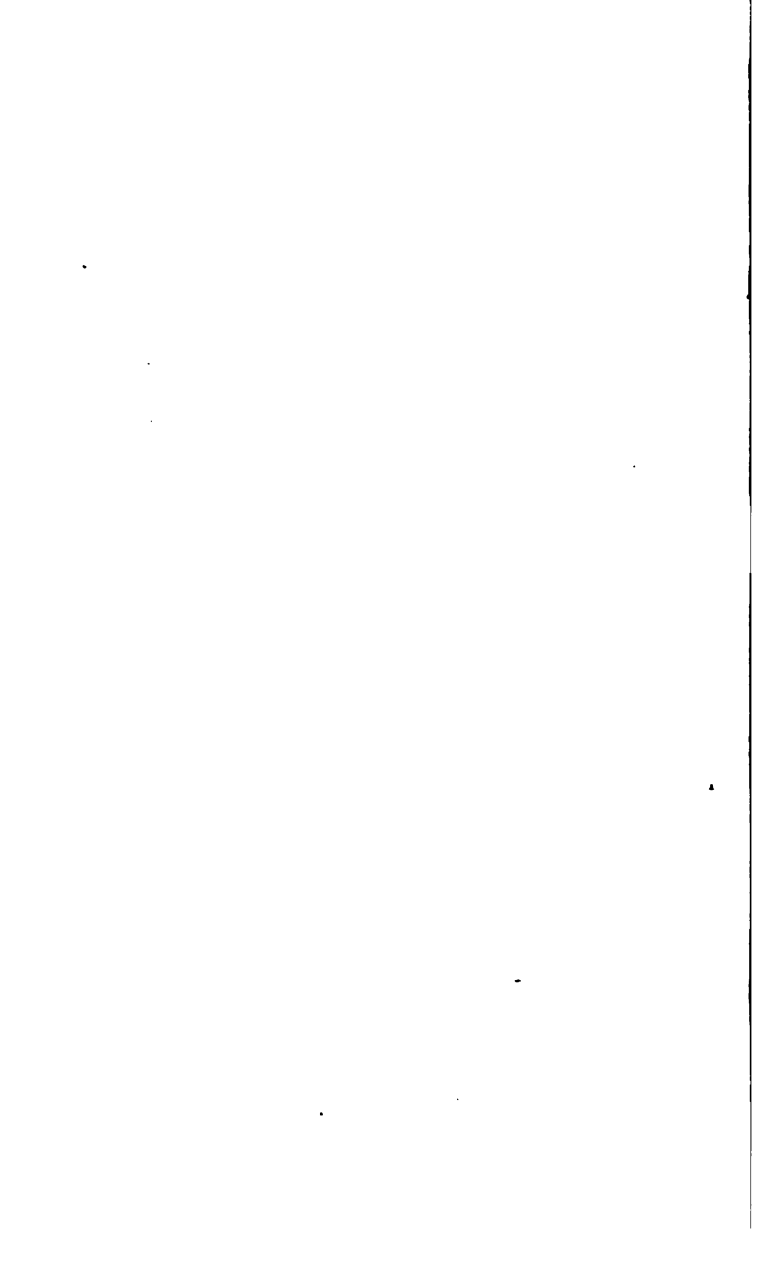


# Les Cerises

*Conte en vers par M. MERCIER.*









## LES CERISES

PAR MERCIER

---

*L'Invention est un présent céleste,  
Oh ! j'en conviens ; je suis admirateur  
De tout esprit fertile et créateur :  
Mais ce lot manque ; un autre encore nous reste :  
Eh ! quel est-il, c'est, puisqu'il faut opter,  
Celui qu'avait ce bon Jean La Fontaine,  
De bien choisir et de bien imiter  
Il prit partout, pour enrichir sa veine :  
Oui ; mais, comment ! il sçut tout embellir :  
Original, lorsqu'il n'est que Copie,  
Sur ses larcins il souffla son génie :  
Le bien qu'il prend lui semble appartenir.  
Il a volé l'Esclave de Phrygie,  
Phédre et Pilpai ; tant mieux pour ses Lecteurs :*

*Ces Messieurs-là sont d'assez froids Conteurs.*  
*Ils seraient morts ; il leur donna la vie,*  
*De leur couronne il rajeunit les fleurs.*  
*Puissé-je ainsi de quelque mine antique,*  
*Sans nul travail, extraire des brins d'or ;*  
*Et, sachant plaire, en dépit du Critique ;*  
*Des fonds d'autrui composer mon trésor !*  
*Créer, fatiguer et polir nous amuse.*  
*Je sens déjà que ce prélude-ci,*  
*Où je vais seul, fait haleter ma muse.*  
*Prenons un guide, et que Jean dans ceci*  
*Soit mon modèle, et surtout mon excuse.*  
*Pour marcher ferme, il me faut un appui.*  
*A moi, Verville. Il fut Prêtre et Chanoine,*  
*Hardi Bavard, chassant au loin l'ennui.*  
*La gaité fut son plus sûr patrimoine :*  
*Dieu le bénisse, et contons d'après lui.*  
*Las des Catins, et du bruit de la ville,*  
*Messire Arnoult s'en était retourné*  
*Dans son château par la Sarthe baigné,*  
*Et s'élevant sur un site fertile,*  
*Devers Angers : il avait emmené,*  
*Car il faut bien meubler son domicile,*  
*Nombre d'Amis ; un Prieur fortuné,*  
*Très-rond de panse, et d'esprit très-borné ;*  
*En ce point seul conforme à l'Evangile.*  
*Puis un Abbé, d'humeur fade et civile,*



*Cherchant en Cour quelqu'heureux débouché,  
 Poupin ambré, Grand-Vicaire inutile,  
 Dans l'Œil de Bœuf lorgnant un Evêché :  
 Un jeune Peintre, un Apprentif Corrége,  
 Qui devoit là barbouiller des plat-fonds,  
 Bref, un Manfard, sachant Laugier à fonds ;  
 De Mons Arnoult tel étoit le cortége.  
 Ajoutez-y les gens des environs,  
 Trois Bernardins, oisifs du voisinage ;  
 Un Financier, très-massif Personnage,  
 Au poids de l'Or payant des Rigaudons.  
 Et déjà vieux, sans en être plus sage.  
 Jugez du train qu'on mène en ces cantons.  
 L'excellent gîte ! on y passe la vie,  
 Entre le jeu, la chasse et les festins.  
 Le gros Prieur et les trois Bernardins,  
 Oublioient là toute la Liturgie,  
 Le Rituel, et se moquoient des Saints,  
 Tous pauvres Rois morts de mélancolie.  
 Le Châtelain avoit pour son Fermier  
 Certain Guillaume, un Serviteur fidelle,  
 Qui, pour son compte, avoit fille si belle,  
 Qu'à mes couleurs je n'ose me fier  
 Pour vous la peindre ; en tout c'est un modèle.  
 De cent trésors ornant la Pastourelle,  
 Il en est cent qu'on craindroit d'oublier  
 Seize ans, au plus, c'est l'âge de Laurette ;*

*Âgé des ris et des premiers désirs :*  
*Un sein naissant, connu des seuls zéphirs,*  
*Enfle déjà sa simple collerette,*  
*Et semble aller au-devant des plaisirs.*  
*Dans les deux mains on tiendrait son corsage,*  
*Libre d'atours, d'ornements empruntés ;*  
*Pour modeler de célestes Beautés.*  
*Jadis le Guide eût choisi son visage.*  
*Dans ses regards respirent la candeur ;*  
*Quand elle rit, c'est son âme qui s'ouvre.*  
*A chaque instant l'œil ravi lui découvre*  
*Des charmes vrais, images de son cœur.*  
*Elle n'a point les discours du Village :*  
*Le Sentiment, par des avis secrets,*  
*Conduit sa voix, épure son langage,*  
*Et la Nature, en formant ses attraits,*  
*Sçut assortir l'esprit avec les traits,*  
*De peur que l'Art ne gâtât son ouvrage.*  
*De tout cela que faire sans l'Amour ?*  
*Fille est le bloc ; il est le Prométhée :*  
*Sans lui tout dort : sans lui Nymphe attristée*  
*Rêve ou sommeille au milieu d'un beau jour.*  
*Notre Bergère, au seul instinct soumise.*  
*Ne rêve point, et veille de bon cœur*  
*Pour son André, qu'elle aime avec franchise,*  
*Sans trop sçavoir le but de son ardeur.*  
*Elle a raison : André de son village*

Est le moins riche et le plus vertueux,  
 Bon Travailleur, vrai meuble de ménage,  
 Toujours chantant et toujours amoureux.  
 Dans l'Univers il ne voit que Laurette ;  
 Les fleurs des champs naissent pour la parer :  
 L'Astre du jour brille pour l'éclairer.  
 Sous le gazon s'il sent la violette,  
 Sa Belle approche et vient la respirer.  
 Vers la moisson, dans la plaine il la guette.  
 Sur les épis vient-elle à s'assoupir ?  
 L'Amant est là ; l'amante satisfaite,  
 A son réveil, trouve sa gerbe faite.  
 André l'embrasse, et Dieu sait quel plaisir !  
 Pareil baiser est licence permise.  
 Le Protecteur de Laurette et d'André,  
 L'Amour bientôt, en face de l'Eglise,  
 Doit les bénir par la main d'un Curé.  
 Finiras-tu ? Peste soit de ta Muse !  
 Au fait, au fait, va crier le Lecteur.  
 Tant qu'il voudra ; j'écris ce qui m'amuse.  
 Le bavardage est permis au Conteur ;  
 Chacun le sait ; c'est mon droit, et j'en use.  
 Pour revenir, Guillaume, un beau matin,  
 Dans un verger va cueillir des carises  
 A courte queue, en leur taille bien prises ;  
 Mûres de reste et venant à la main.  
 A son Seigneur c'est un don qu'il veut faire.

On voit d'ici quelle est la Messagère ;  
 Et le présent doit y gagner : enfin ,  
 Dans un panier Laurette les arrange ,  
 De sa main blanche avec soin les choisit ;  
 En les touchant encor les embellit ,  
 Et n'y veut point souffrir aucun mélange.  
 Le bon Guillaume à l'ouvrage applaudit.  
 Le panier plein, un autre soin occupe  
 Notre Bergère : elle court revêtir  
 Son juste rouge et sa plus belle jupe ;  
 Voile son sein qu'on voudroit découvrir ;  
 A son chapeau tressé dans la semaine ,  
 De frais rubans mêle encor les couleurs ;  
 Et va laver son teint dans la Fontaine  
 Qui dans ses eaux croit recevoir des fleurs.  
 Prête à partir, elle vole à son père :  
 Guillaume rit, ne se possède pas ,  
 Il se rengorge en voyant tant d'appas ,  
 Cent fois la baise ; et l'agile Bergère  
 Vole au Château , la corbeille à son bras.  
 Que de gaîté dans ses yeux étincelle !  
 Son jupon court flotte aux Zéphirs livré ;  
 Plus ajustée, elle se croit plus belle ,  
 Et voudroit bien rencontrer son André.  
 Laurette arrive et demande audience.  
 Dans le salon on s'étoit transporté.  
 On introduit Laurette, elle s'avance

*En rougissant, et fait sa révérence,  
 Sa grâce naît de sa timidité.  
 La Vérité parle dans son silence.  
 Arnould lui dit : Bonjour, la belle Enfant.  
 Elle offre alors son rustique présent,  
 Baisse ses yeux où règne la décence,  
 Rougit toujours et s'embellit d'autant.  
 Plus on la voit, et plus on se récrie :  
 A droite, à gauche, on entend murmurer :  
 Comme elle est fraîche et comme elle est jolie  
 Messires Loups sont prêts à dévorer ;  
 Et les désirs gagnent la Compagnie.  
 Par là corbleu, disoit un Bernardin,  
 Que ce mouchoir doit cacher un beau sein !  
 Le Peintre avoit une Vénus à faire :  
 D'un prix honnête on étoit convenu.  
 Le temps pressoit ; Laurette est son affaire :  
 Il voudroit bien dessiner sur le nú.  
 Arnould l'entend et goûte son envie.  
 Hé bien, mon cher, il faut vous contenter.  
 Tous d'applaudir ; le Prieur d'insister.  
 Le nú, dit-il, aide fort au génie :  
 Monsieur le Peintre a raison d'en tâter.  
 Chacun en veut passer sa fantaisie :  
 Et l'Abbé seul semble encor résister.  
 Que dira-t-on en cour d'un tel scandale ?  
 Où sont les lois et le respect humain ?*

Pour être Evêque et faire son chemin,  
 Il prétendoit qu'il faut de la Morale.  
 Avec éclats on rit du Prestolet.  
 Les Bernardins veulent que l'on se presse,  
 Et que le jeu commence avant la Messe.  
 Voilà parler. On propose le fait  
 A la Bergère : elle s'indigne, pleure,  
 Et cherche à fuir cette horrible demeure :  
 La malheureuse est prise au trébuchet.  
 On ferme tout, et même on la menace.  
 Aux pieds d'Arnoult elle tombe en tremblant,  
 Baigne de pleurs ses genoux qu'elle embrasse.  
 Sa beauté nuit à l'accomodement.  
 La pitié naît : le désir la remplace ;  
 Et ce dernier est toujours exigeant.  
 Que peut, hélas ! tout l'effort d'une fille ?  
 Sur son refus on vous la déshabille,  
 Du haut en bas : son chapeau détaché  
 Laisse flotter sa longue chevelure.  
 De son beau sein le voile est arraché ;  
 Et son pied nu cherche en vain sa chaussure.  
 Ce voile enfin si cher à la pudeur,  
 Que l'hymen seul lève d'une main pure,  
 Reste en trophée à la main du Prieur.  
 O Titien, vous Corrège et l'Albane,  
 Jamais, jamais votre brûlant pinceau  
 N'a rien tracé, rien produit de si beau

Que ce qu'ici voit la Bande profane,  
 Indigne, hélas, d'un aussi doux tableau.  
 La nudité n'exclut point la décence.  
 Peins-toi, Lecteur, un corps svelte et charmant,  
 Cet incarnat, le fard de l'innocence,  
 Qui se marie à l'albâtre éclatant,  
 Mille trésors qu'on admire en silence,  
 Spectacle fait pour les yeux d'un amant.  
 Déjà Laurette a vu fleurir cet âge  
 Où des beautés l'accord est plus touchant,  
 Où la Nature a fixé leur moment,  
 Et, sans pouvoir leur donner davantage  
 Vient aux Amours confier son Ouvrage,  
 Pour l'animer des feux du Sentiment.  
 De nos Messieurs la troupe libertine  
 N'y cherche point tant de raffinement.  
 Mais devinez ce qu'Arnoult imagine,  
 Non, Belzébuth n'eût point fait autrement.  
 On se souvient des fatales cerises :  
 Sur le tapis il les fait disperser.  
 Pour ta pudeur qu'elles horribles orises,  
 Pauvre Laurette ! il faut les ramasser ;  
 L'une après l'autre, il veut qu'elles soient mises  
 Dans le panier. Et comment résister.  
 Elle n'est point en habit de défense :  
 Malgré ses pleurs, l'exercice commence.  
 Arnoult commande, il faut exécuter.



Elle se baisse, et recule et s'avance  
 A droite, à gauche ; elle va, vient, revient,  
 Montrant toujours ce qu'à peine on obtient  
 Avec l'amour et la persévérance ;  
 Tous ces attraits d'une jeune Beauté ;  
 Les lis du sein et ces roses naissantes,  
 Qui semblent poindre à chaque extrémité ;  
 Ces frais contours, ces formes séduisantes,  
 Dont l'œil est ivre et le cœur enchanté.  
 Deux de ces fruits qu'a dispersés la Belle,  
 Pleins, arrondis, et si vermeils enfin,  
 Qu'on les croiroit détachés de son sein,  
 Sur le tapis avoient roulé loin d'elle ;  
 Elle ne sait comment les rattraper.  
 Hazarde un pas, puis d'eux, s'arrête, hésite,  
 Touche le but, s'en éloigne bien vite,  
 Sert les regards, en voulant les tromper.  
 Un certain Dieu qui rit de l'escapade,  
 La mène ainsi de Caribde en Sylla.  
 Elle ne peut éviter l'embuscade,  
 Se cache à l'un, s'expose à celui-là.  
 Fuit-on l'Abbé ? Les Bernardins sont là.  
 Chaque trésor dont s'embellit Laurette,  
 Quoiqu'elle fasse, est cent fois reproduit  
 Sous tous les sens : le charme qu'on regrette  
 Est éclipsé par le charme qui fuit.  
 L'œil du prieur est ardent de luxure.



*C'est disoit-il, un vrai plaisir d'élus.  
 Le fin régal ! la charmante aventure !  
 Je n'en voudrois tenir cent bons écus.  
 Un Bernardin en met cinquante en sus.  
 L'enchère va : celui-là, puis cet autre,  
 Selon l'état, proposent moins ou plus.  
 Quant au Prélat, il fait le bon Apôtre,  
 Lorgne en dessous d'un œil demi-confus.  
 Je voudrois bien, disoit notre Architecte,  
 Lever un plan et bâtir là-dessus.  
 Le Peintre enfin, d'une main circonspecte  
 Prend gravement le trait de sa Vénus.  
 Certain Valet, dans certaine embrasure ;  
 Sent plus qu'aucun l'aiguillon du désir,  
 Et libéral, sous un habit de bure,  
 A dix écus met sa part de plaisir.  
 Le Financier n'est pas moins énergique :  
 Il faut le voir, assis dans son fauteuil,  
 Se dèmener et galoper de l'œil  
 Sur ce beau corps. Non, dit le vieux Cynique ;  
 Je n'ai rien vu de cette force-là ,  
 En nudité, pas même à l'Opéra.  
 En Connoisseur il juge, il apprécie :  
 Il donne tant pour la chute des reins  
 Tant pour le pied, tant pour les deux tétins ;  
 Tant... l'on devine ; il n'est rien qu'il oublie.  
 A chaque geste, il risque du surplus,*

Et son écot se monte à mille écus.  
 Mais le panier ne s'emplit point encor ;  
 Et cependant regards d'aller leur train.  
 Pauvre Lauréte ! ah ! quel est ton destin ?  
 Moine et Prieur , tout cela te dévore.  
 Ruiseaux de pleurs inondent son beau sein  
 Et son panier : tels les pleurs de l'Aurore  
 Baignent les fruits et les fleurs au matin.  
 Console-toi ; va , ton honneur te reste.  
 Tu seras pure au yeux de ton Amant.  
 De l'innocence ô suprême ascendant !  
 Laurette nue est encor plus modeste ,  
 Et sa pudeur lui sert de vêtement.  
 Arnoult lui-même , Arnoult , dans ce moment ,  
 Laisse attendrir son âme de corsaire  
 Il voit sa faute , et la honte l'éclaire :  
 Son cœur se trouble et s'ouvre au Sentiment.  
 A tous les yeux il cache la Bergère ;  
 Fait rapporter ses champêtres habits ;  
 Et , s'adressant aux Spectateurs surpris :  
 Morbleu , dit-il , l'œil brûlant de colère ,  
 Me prenez-vous pour votre Appareilleur ,  
 Votre Plaisant ou votre Pourvoyeur ?  
 C'est là vraiment un joli Personnage :  
 Pour régaler vos appétits stridents ,  
 Pensez-vous donc qu'ici je vous ménage  
 Serrail meublé de Filles de quinze ans ?

Non, Messieurs, non : trêve de convoitise.  
 Pour expier ses lubriques désirs,  
 Chacun patra la taxe qu'il s'est mise :  
 J'ai retenu le taux de vos plaisirs.  
 Réalisons. Que la foudre m'abîme,  
 Si quelqu'un sort sans m'avoir satisfait.  
 Vous-même avez prononcé votre arrêt.  
 Résignez-vous et réparez mon crime.  
 Le Prieur gronde, et veut représenter  
 Que dans Paris, plein de Nymphes gentilles,  
 A pareil taux on ne met point les Filles,  
 Et qu'à bien moins on peut se contenter.  
 Alors Arnould en furieux s'approche  
 De son armoire et prend des pistolets.  
 Ce geste opère ; il a de prompts effets :  
 Chaque Assistant met la main à sa poche.  
 Le Bernardin, Procureur du Couvent ;  
 Le gros Prieur, le cynique Traitant,  
 Vieux Emérite échappé de Cythère,  
 Tous sans délai viennent payer comptant  
 A Maître Arnoult leur taxe volontaire ;  
 Et ce Valet, qui lorgnoit à l'écart,  
 Comme eux aussi vient consigner sa part.  
 Pour notre Abbé, soi-disant Grand-Vicaire,  
 Il déposa ce que, vu son état,  
 Pour ses amours doit payer un Prélat.  
 On a taxé jusques à l'Architecte,

Qui ne pouvoit répondre des hazards :  
 Le Peintre seul, dont la bourse est suspecte,  
 Se trouve exempt, en faveur des Beaux-Arts.  
 Arnoult se juge et lui-même s'impose,  
 Joint ses deniers à ceux qu'il a reçus ;  
 Et, nourrissant les sommes qu'on dépose,  
 Porte le tout jusqu'à deux mille écus :  
 Puis à Laurette, en tremblant, les propose.  
 Garde ton or, dit-elle, Corrupteur,  
 Je ne veux point de ton affreux salaire :  
 Je viens à toi, comme à mon Protecteur,  
 T'offrir les dons que peut offrir mon Père :  
 Je crois en toi voir un Dieu tutélaire ;  
 Et quand tu dois respecter ma candeur,  
 Ta lâcheté s'arme de ma faiblesse,  
 Pour outrager, pour flétrir ma jeunesse,  
 Pour me forcer au dernier déshonneur !  
 J'ai donc perdu les fruits de ma sagesse !  
 Tu m'as rendue indigne pour toujours  
 Des regards purs du seul Mortel que j'aime :  
 Tu m'as rendue odieuse à moi-même :  
 Hélas ! pour moi, plus d'Hymen, plus d'Amours.  
 Ses pleurs alors coulent en abondance :  
 De ce séjour elle s'arrache enfin  
 En sanglottant : Arnoult la suit en vain ;  
 La crainte donne un vol à l'innocence.  
 A l'instant même, il fait venir André.

On te dit pauvre, et de plus, honnête homme,  
 Laurette t'aime, emporte cette somme :  
 Que votre Hymen ne soit plus différé.  
 Mais, jure-moi, qu'avant ton mariage,  
 Tu cacheras le bien que je t'ai fait :  
 Tel est mon ordre, et c'est to avantage.  
 Va, sois heureux, et surtout sois discret.  
 Je peindrois bien André dans le délire,  
 Aux pieds d'Arnoult, ravi, croyant rêver ;  
 Mais, comme on sçait ce qui doit s'observer  
 En pareil cas, il vaut mieux n'en rien dire.  
 Il va chez lui déposer son argent ;  
 Et court de là chez son futur beau-père,  
 Pour le prier d'être plus indulgent,  
 Et de hâter un hymen qu'il diffère.  
 Jamais André ne fut plus éloquent :  
 De son ardeur, il obtient le salaire.  
 Trois fois déjà Laurette en rougissant,  
 Voulut trahir sa honte involontaire ;  
 L'Amour trois fois lui dit de n'en rien faire.  
 André la presse, elle aime, elle consent :  
 Et qu'elle fille auroit fait le contraire ?  
 Le lendemain doit finir leur tourment.  
 Le lendemain, quand la cérémonie  
 Fut achevée, André ne s'en tient plus,  
 Se pâme d'aise, et vite à son amie  
 Dit le secret de ses deux mille écus,

*Lui nomme Arnoult, et bénit ses vertus.  
Laurette sent, à ce nom qui l'outrage,  
Le vermillon lui monter au visage ;  
Mais son bonheur la console de tout :  
André bientôt fait oublier Arnoult.  
De son panier et de son avanie,  
Comme on le voit, elle ne conta rien :  
Fit-elle mal ? Je dis qu'elle fit bien.  
De son Amant pourquoi troubler la vie ?  
Pourquoi risquer son bonheur et le sien ?  
Quoique Prieur et Moines aient pu faire,  
Heureux André cette rose est entière.  
En la cueillant, ajoute à sa beauté.  
Deux mille écus, Femme qui sçait se taire,  
Voilà ton lot, on ne t'a rien ôté.*



# Les Cerises

*Conte par M. l'Abbé de GRÉCOURT.*







## LES CERISES

PAR L'ABBÉ DE GRÉCOURT

---

*Certain Seigneur, le nom n'importe guère,  
Était l'effroi, la terreur du pays :  
Hardi quiconque eut osé lui déplaire,  
Personne aussi ne l'avait entrepris.  
Impunément. Pour n'avoir point de guerre,  
Voisin n'était qui ne lui fit la cour.  
Pour ses ébats, il pointait sur sa tour  
Des fauconneaux, attendant en liesse  
Le voyageur, puis sans lui faire mal,  
De dessous lui, vous tirait son cheval,  
Le tout pour rire et montrer son adresse.*

*Or, il advint un jour que son Fermier,  
Par cas fortuit, ayant tout le premier  
Dans son jardin recueilli des cerises,*

*A son Seigneur les destine aussitôt.  
 Dans un panier d'abord elles sont mises  
 Bien proprement, et closes comme il faut :  
 Puis, cela fait, il enjoint à sa fille  
 D'aller en bref, les porter, de sa part.  
 Audit Seigneur. Marciote s'habille  
 Incontinent, met son corps de brocard  
 Et ses atours. Plus delié corsage  
 Ne se vit onc. Aux traits de son visage,  
 A la fraîcheur, à l'éclat de son teint,  
 Vous n'eussiez dit qu'elle eut dans le village  
 Passé sa vie : elle n'avait atteint  
 Seize ans encor. Fillette de cet âge,  
 Aux champs du moins, passe ordinairement  
 Pour fruit nouveau ; c'est hasard à la ville.  
 Le bon fermier fit un tour d'homme habile  
 De la choisir. Messenger si charmant  
 A son présent donnait un grand mérite :  
 C'était pour être agréé sûrement.*

*La belle part, bien et dûment instruite,  
 Et répétant son petit compliment  
 Par le chemin. Voilà donc Marciote  
 Et son panier arrivés au Château  
 Joyeusement, espérant bien et beau  
 Ne faire pas un voyage frivole,  
 Comme vous verrez aussi dans un moment.*

*Pas ne conçut une vaine espérance ;  
 Marciole entre , et , fort civilement  
 Fait au Seigneur profonde révérence.  
 — Bonjour , dit-il : mon Dieu ! la belle enfant !  
 Qu'elle est jolie ! Eh bien ! qu'elle nouvelle ?  
 Qu'apportes-tu de bon ? — C'est Monseigneur ,  
 Un peu de fruit que mon père a l'honneur....  
 — Vraiment , dit-il , interrompant la belle ,  
 Voilà du fruit bien mur pour la saison.  
 A peine encor le mois de Mai commence ,  
 Hola ! laquais , apporte en diligence  
 Les plus beaux draps qui soient en ma maison ,  
 Puis , promptement , me les étends par terre  
 On accomplit son ordre en peu de temps ,  
 Sans toutefois , que nul des assistants  
 Put , dès l'abord comprendre le mystère  
 Aucunement.*

*Aussitôt le seigneur ,  
 Ses draps tendus , se tournant vers la fille :  
 — Allons dit-il , sus qu'on se déshabille  
 Et promptement. Une rouge pudeur  
 Monte aussitôt au front de la pauvrete ,  
 Pleurs de couler : on résiste d'abord :  
 Mais le Seigneur menaçant la sujette  
 Lui fait bientôt rengainer son effort.  
 Car , lui lançant des regards effroyables ,  
 Je vais , dit-il , faire venir les Diables*

*Si vous osez un moment résister.*

*A ce discours Marciote tremblante  
Ne se le fit pas deux fois répéter.  
De prime abord on commence à quitter  
Chaussure et corps, d'une main diligente ;  
Et puis la jupe, et puis le cotillon,  
Puis la chemise. Ici, le vermillon  
De deux bons tiers sur son visage augmente.  
Jà le frisson lui prend pour son honneur.  
Ce ne fut tout : d'ordre de Monseigneur,  
Force lui fut de semer les Cerises  
De çà, de là, sur le linge apprêté.  
La pauvre fille, en cette extrémité,  
Eut voulu lors avoir quatre chemises  
L'une sur l'autre.*

*Or, il est à noter  
Que, ce jour là, pour comble de disgrâce  
Ledit Seigneur avait fait inviter  
Gentilhommeaux de la petite classe,  
Et ses voisins, pour manger de sa chasse,  
Notre fillette était de ce repas  
Le meilleur plat. Charmés de tant d'appas,  
Vous eussiez vu les paillards en extase,  
Etre tout yeux, et leurs goulus regards,  
Sur ce beau corps errant de toutes parts,  
Le dévorer. Je ne fais point de phrase*

*Pour exprimer leur long ravissements.  
 Je le crois bien : voir ainsi toute nue  
 Jeune poulette avec tant d'agrément.  
 Si fine peau, si blanche, si dodue ?  
 A mon avis, en de pareils moments,  
 Fermer les yeux serait grande folie.*

*Tant seulement, sur un beau sein d'émail,  
 Deux petits monts de neige et de corail  
 Interrompaient cette glace polie,  
 Mais, parmi tout ce qui pouvait charmer,  
 Des conviés nul ne se rassasie  
 D'un certain point, que je n'ose nommer.  
 On dit, à tort, qu'en tout la poésie  
 Doit imiter la peinture en ses traits.  
 Que de beautés ! que de charmes secrets  
 Cachent mes vers ! qu'un pinceau moins modeste  
 Sans aucun voile, exposerait aux yeux,  
 Et, nous marquant l'attitude et le geste,  
 Par ses couleurs exprimerait bien mieux.  
 Mais non, pudeur, malgré tes lois austères,  
 Je ne tairai ce beau temple, où l'Amour  
 Voit célébrer ses plus secrets mystères.  
 Ici voyait-on s'élever à l'entour  
 Gazon naissant, agréable terrasse,  
 De l'édifice ombrageant le contour,  
 Sans toutefois en ombrager la face ;  
 Monts opposés à ce petit séjour,*

Où Cythérée, en plaisirs si savante,  
 Pour ranimer une vigueur mourante,  
 Tient magasin des plus vifs aiguillons.  
 Je ne tairai cette forme charmante,  
 Cet embonpoint qui traçait maints sillons :  
 Maints petits flots, dont l'image m'enchanté.  
 Ce qui surtout irritait les transports  
 Des regardants, c'étaient divers efforts,  
 Que, pour cacher une grotte secrète,  
 Faisait alors notre jeune fillette,  
 Le tout en vain. Ces ravissants trésors  
 Laissèrent voir et contours et surfaces,  
 En mille aspects en différentes faces.  
 Des conviés n'avaient oncques des yeux  
 Fait tel régal et si délicieux  
 Mais plus d'un acte eut cette comédie.

Lorsque la Belle eut son fruit parsemé,  
 Croyant, enfin, l'ouvrage consommé,  
 La pauvre enfant devint bien étourdie  
 Quant le Seigneur, du spectacle charmé,  
 Lui fait, de plus, ramasser ces cerises  
 L'une après l'autre. Il fallut obéir  
 Sans hésiter....

Voici nouvelles crises  
 Pour sa pudeur, et renfort de plaisir  
 Pour l'assemblée. En telle conjecture,  
 Ne croyez pas que Satan s'endormit.

De la partie aussitôt il se mit,  
 Et profita fort bien de l'aventure.  
 Très-vivement la chair joua son jeu.  
 Ses aiguillons ayant mis tout en feu,  
 Des spectateurs onc ne fut telle rage,  
 Bref, d'une part, l'excès de leur plaisir,  
 Et d'autre encor, maint violent désir,  
 De la raison leur fit perdre l'usage.  
 L'un tressaillant, disait : — Par Cupidon !  
 Si, seul à seul, je tenais ce tendron,  
 Sans l'amuser à semblable manœuvre,  
 D'autre façon, je la mettrais en œuvre.  
 Dieux ! quel plaisir ! Non, je ne voudrais pas  
 Pour cent écus n'avoir vu ces merveilles.  
 L'autre enchanté de fortunes pareilles,  
 Les estimait, au moins, deux cents ducats.  
 Un vieux pêcheur poussait cette liesse  
 A mille écus : enfin, chacun jasait  
 Qui plus, qui moins, et suivant sa richesse,  
 Ou que l'objet plus où moins l'embrasait.  
 On ouït même un valet qui prisait  
 Dix beaux écus sa joyeuse aventure.  
 Il n'avait vu si gente créature  
 En tel habit.

Le Seigneur satisfait,  
 Faisant du tout un secret inventaire,  
 Le bon apôtre en sa barbe riait

*De tout son cœur. Alors les yeux avides  
 S'allaient encore allongeants par les vides  
 Et les replis, tâchant furtivement  
 De dérober quelque coin de parcelle  
 Des appas nus qu'un voile déplaisant  
 Allait cacher. Conclusion : la Belle  
 Ayant repris tout son accoutrement,  
 Le bon Seigneur la fait seoir à la table,  
 Et puis lui sert tout ce qui se trouvait  
 De plus exquis et de plus délectable  
 Ne disant pas ce qu'il lui réservait  
 Pour son dessert. La pauvre créature  
 Ne se pouvait toutefois consoler,  
 D'avoir ainsi montré ce que Nature  
 Et bienséance ordonnent de voiler.  
 Son désespoir ajoutait à ces charmes  
 De mille feux ses beaux yeux pétillants  
 Par la pudeur en étaient plus brillants :  
 Mais voici bien de quoi tarir ses larmes.*

*En ce moment le terrible Seigneur,  
 Roule ses yeux tout-à-coup dans sa tête.  
 Et puis, d'un ton qui fait trembler de peur :  
 — Corbleu ! Messieurs, suis-je le pourvoyeur  
 De vos plaisirs ? et faut-il que j'apprête  
 A vos beaux yeux spectacle si friant ?  
 Me croyez-vous ici votre plaisant  
 Votre valet ? Non, de par tous ces Diables !*



Vous auriez eu visions désirables  
 A des Rois même, et vous vous en irez  
 Francs de collier ! Oh ! parbleu, vous paierez,  
 Bon gré, malgré, chacun la même somme  
 Qu'avez offerte, où, foi de gentilhomme ?  
 Je vous ferai couper jambes et bras,  
 Et pis encor : qu'on ne raisonne pas,  
 Ou ventrebleu !... Cette horrible menace  
 Du Tyranneau, comme foudre et carreaux,  
 Saisit d'effroi Messieurs les hobereaux :  
 Si, que leur sang dans les veines se glace,  
 Il fallut donc, pour n'avoir de procès.  
 S'exécuter et vider les goussets ;  
 Pas d'une obole on ne leur en fit grâce.  
 Car noterez que le susdit Seigneur  
 Était illec tenu pour précurseur  
 De l'Antechrist, pour un Antropophage  
 Pour l'Attila de tout le voisinage.

Les pauvres gens eussent voulu pour lors  
 Avoir été quinze-vingts ou troncs d'arbre,  
 Quand Marciolle étalait ce beau marbre,  
 Et découvrait ses plus secrets trésors ;  
 Ou que leur langue à cette heure immobile,  
 A les taxer eut été moins habile.  
 Mais vains regrets, inutiles désirs !  
 Le Receveur est là qui les harcèle  
 Et fait payer par chacun à la Belle,

*Selon son taux, le prix de ses plaisirs.  
 Tout fut contraint d'avalier la pilule ;  
 Celui qui n'eut cette somme comptant ,  
 On l'envoya chercher tout à l'instant ,  
 Ou du Seigneur l'emprunta sur cédula  
 En bonne forme , et sur nantissement :  
 Tant qu'à la fin la troupe côtisée  
 Lui fit en tout quinze cents beaux ducats ,  
 Qui furent mis dans la bourse exposée  
 A cet effet. Chacun pestait tout bas ,  
 Ils rumaient sur leur déconvenue ,  
 Sans qu'aucun d'eux osât faire du bruit.  
 Si ces Messieurs paient si fort la vue  
 Qu'eussent-ils donc acheté l'usufruit ?*

*Mais laissons-là cette Noblesse folle  
 Et dans sa peau de bon cœur enrageant.  
 Ledit Seigneur renvoyant Marciolle :  
 — Tiens, lui dit-il, emporte cet argent ,  
 Va, mon enfant, que cela te console.  
 Ce second ordre était moins affligeant  
 Que le premier...*

*Force filles , je gage ,  
 Pour leurs Amants, très-dangereux témoins ,  
 De Marciolle ont fait le personnage ,  
 Qui risquent plus, et gagnent beaucoup moins.*

---